

Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor(en): **M.N.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **1 (1856)**

Heft 12

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

CONDITIONS D'ABONNEMENT : La *Revue militaire suisse* paraît deux fois par mois. Le prix pour le reste de l'année courante est fixé à 4 fr. 50. On s'abonne directement chez CORBAZ ET ROUILLER FILS, imprimeurs, Escalier-du-Marché, 20, à Lausanne. Pour ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ferd. LECOMTE, capitaine d'état-major fédéral.

SOMMAIRE. — Histoire de la campagne de 1799 en Suisse (*suite*). — Rassemblement de troupes de l'Est et de l'Ouest. — Nouvelles et chronique.

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(*suite.*)

La colonne de Haddick s'était rassemblée le 29 dans les environs de Tauffers ; elle marcha le 30 par le col et le val de Schärli sur Tarasp et Schulz ; 1 bataillon, flanquant la droite, gravit le mont Tête-de-Rose pour surprendre le pont de Blatta-Madu ; à gauche, une petite colonne, remontant le col de Tschirfs, devait insulter le pont de Zernetz. Enfin, 3 bataillons devaient, de Ste-Marie, observer les débouchés du côté de Bormio et suivre plus tard par le col de Tschirfs.

Un seul bataillon de la 44^e défendait l'étroit vallon du Schärthal ; mais les Français avaient rompu tous les sentiers, retranché plusieurs postes qu'il fallait emporter successivement et organisé la défense avec tant d'intelligence que Haddick, employant la journée entière à la vaincre, fut obligé de coucher avec ses troupes harassées sur les hauteurs de la rive droite, car Lecourbe avait détruit le pont de Schulz et son artillerie battait tous les gués de manière à rendre le passage impossible.

L'attaque dirigée sur Zernetz par le col de Tschirfs n'eut pas plus de succès. La 36^e laissa les Autrichiens s'embarrasser dans plusieurs lignes d'abattis dont elle avait garni ce passage ; puis les chargeant avec vigueur, elle leur enleva 4 à 500 prisonniers, parmi lesquels le prince de Ligue, major du régiment de son père.

Dans cette journée, où les Autrichiens laissèrent plus de 2,000 hommes sur le champ de bataille, les Français en eurent à peine 300 hors de combat ; jamais ils n'avaient déployé tant de courage, d'aplomb et

d'ensemble. — Cependant Lecourbe ne se laissa point abuser par ses succès ; pénétré du danger de sa situation et de l'impossibilité de résister à tant d'ennemis, il remonta l'Inn pendant la nuit et vint prendre position à Suss. Le général Desmonts, chargé de rompre les ponts, resta avec l'arrière-garde à Lavin.

Bellegarde, à la tête de ses colonnes réunies, marcha le 1^{er} mai sur les hauteurs escarpées de Flettan et porta son avant-garde sur les bords du ruisseau de Tasna, contre Ardelz.

Si Lecourbe eût continué son mouvement dans la journée du 1^{er} mai, Bellegarde n'aurait pu l'attendre ; mais il attendait la brigade Loison, qu'il croyait en retraite par le val Poschiavo, et qui se retirait, au contraire, sur Morbegno. Ce retard permit aux Autrichiens de l'attaquer le 2.

Bellegarde se porta, le 2 mai, sur Lavin, flanqué par une colonne qui marchait à même hauteur que lui sur la rive droite de l'Inn. Forcé de s'arrêter à Guarda pour rétablir le seul point de communication que l'ennemi avait rompu, il fit passer une partie de ses troupes de l'autre côté de la rivière. Les Français rallièrent leurs postes derrière Lavin et firent une longue résistance ; Desmonts ne quitta Lavin que lorsqu'il se vit débordé et tourné par les montagnes. Avant d'arriver à Suss, au moment où les Français traversaient une petite plaine, Bellegarde envoya sur eux un parti de cavalerie qui jeta quelque désordre dans les rangs de la 44^e, la rejeta dans le village où les Autrichiens entrèrent pêle-mêle avec les Français, et où ils firent des prisonniers, le général Desmonts entr'autres. Mais un bataillon de la 38^e, et Lecourbe, arrivant lui-même avec la réserve des grenadiers, favorisèrent le ralliement de la 44^e. Lecourbe fit mine de défendre le village de Suss et le défilé du val Fluella, mais il était déjà débordé par les montagnes lorsque les Autrichiens prirent Suss et débouchèrent du village. Il tomba sur eux des hauteurs de sa position et remporta quelques avantages ; mais à l'arrivée du gros de la colonne ennemie il fut ramené dans le défilé de Zernetz, où il reçut une blessure au bras et où il chercha à se maintenir pour rallier le détachement qui occupait Jorno. Malgré sa blessure, Lecourbe, sans perdre la moindre partie de son énergie, opéra sa retraite sur Pont sans être entamé, ni laisser un seul blessé ou une voiture au pouvoir de l'ennemi. Son arrière-garde le suivit le 3 au matin, après avoir brûlé le pont de Zernetz.

Dans la nuit du 3 au 4, après avoir détaché un bataillon sur Chiavenna, où Loison devait arriver le 3 ou le 4, Lecourbe passa l'Albula avec les 5 bataillons qui lui restaient, et prit position le 4 à Lenz. Il fit garder les passages de Fluella et de Scaletta, ainsi que le poste de Weissenstein sur l'Albula ; un détachement occupa Davos. L'arrière-garde suivit Lecourbe dans la journée du 4.

Bellegarde, qui se trouvait le 3 à Suss, fit occuper le 4 Brais et Zimmel, poussa des détachements au-delà de Ponte, sur l'Albula et vers Silvaplana ; il campa le 6 à Zernetz.

Le 6 mai, Lecourbe porta son quartier-général et la réserve à Tuisis, se liant avec la droite de la division Ménard, qui occupait Splügen ; il envoya de forts détachements aux débouchés des monts Julier et Septimer. Il comptait communiquer avec Loison par Casaccia ; mais déjà les coureurs de Bellegarde s'étaient montrés sur ce point, et Loison n'ayant pas une ration de pain à donner à ses soldats, pressé d'ailleurs par des forces supérieures (Rohan et Strauch), évacua Chiavenna le 8 et fit sa retraite sur le Splügen par le val St-Giacomo. Lecourbe se hâta de le diriger avec 3 demi-brigades sur Bellinzona, par le val Misocco, pour rétablir les communications par le St-Gothard ; puis, laissant la garde des débouchés du Splügen et de l'Albula à la brigade Chabran, il passa lui-même le Bernardin et arriva le 10 à Bellinzona.

Voyons ce qui s'était passé du côté de Chiavenna qui forçât la retraite de Loison :

Le 28 avril, au moment où Bellegarde préparait son expédition contre l'Engadine, il avait détaché cinq bataillons et un demi escadron qui, sous le colonel Strauch, s'étaient rendus par Ponte di Legno dans le val Cammonica. Straub avait occupé le mont Martarolo et établi sa communication avec l'armée d'Italie par Edolo, en suivant le cours de l'Oglio jusqu'à Lovère (bords du lac d'Iseo). Suwarow ordonna à cette colonne de se rattacher à son aile droite par Palazzolo (sur l'Oglio après sa sortie du lac d'Iseo) ; mais les circonstances ayant changé dans l'intervalle, car Suwarow venait d'occuper Milan, le maréchal expédia un nouvel ordre à Strauch de diriger sa marche de Lovère par Ponte di Nozza, dans le val Brembana et de se porter par Morbegno sur Chiavenna, où la tête de la colonne arriva le 8 au soir ; quatre bataillons, restés en arrière sur le Tonale, furent appelés par Bellegarde à marcher, le 5, sur Tirano, afin de suivre Strauch lorsqu'il déboucherait du val Brembana sur Morbegno. Le même jour 8, la brigade Rohan, détachée par Suwarow vers la Suisse, arrivait à Lugano.

C'était l'approche de ces troupes qui avait forcé Loison à la retraite sur le Splügen.

ENTREPRISE DE HOTZÉ SUR LE COL DE SAINTE-LUCIE.

Lorsque Bellegarde entreprit ses opérations sur l'Engadine, il était convenu avec Hotzé d'une attaque contre le col de Ste-Lucie, qui devait avoir lieu le 1^{er} mai, et pour laquelle il envoya cinq bataillons de renfort qui partirent du Paznaun et du Montaffun, sous les ordres du colonel St-Julien. Cette brigade était destinée, après la prise du

Luciensteig, à revenir par le Prettigau en se portant sur Zernetz, Küblis, Zumkloster et Davos, d'où elle rentrait en communication avec les troupes de l'Engadine. Pour faciliter cette expédition, un autre détachement de demi bataillon devait sortir de Montaffun, le jour-même de l'entreprise, traverser le mont Schlapiner par le sentier de Gurgellen et faire une fausse attaque sur le poste français de Zumkloster.

Le 30 avril au soir, Hotzé rassembla ses troupes et en forma quatre colonnes :

1^o La *première*, forte de 1 1/2 bataillon, envoyée la veille dans la vallée de Gamperthon, devait prendre le col de Ste-Lucie à dos par le pâturage de Maienfeld et décider le succès de l'entreprise.

2^o La *deuxième*, 1 bataillon, gravit dans la nuit le Falkniss pour emporter, au point du jour, le hameau du Guschen et descendre sur le flanc droit de l'ennemi.

3^o La *troisième*, 1 bataillon et 1 escadron, se forma sur la route de Balzers, pour amuser les Français sur leur front où ils étaient presque inattaquables.

4^o La *quatrième*, 3 1/2 bataillons, sous St-Julien, se posta à 1 heure du matin derrière le village de Mels, au bord du Rhin; elle devait s'emparer de la montagne de Fläsch, tourner par la droite les retranchements et se réunir sur les derrières de l'ennemi avec la première colonne.

Il était convenu que le feu de la première colonne serait le signal de l'attaque pour les trois autres.

Deux bataillons et un escadron restèrent en réserve à Balzers.

La première colonne n'arriva pas à sa destination; soit incapacité, soit lâcheté de son chef, elle s'égara.

L'avant-garde de la deuxième colonne rencontra bientôt les piquets des Français du côté de Guschen; il s'en suivit une fusillade que les deux autres colonnes prirent pour le signal convenu de l'attaque.

La troisième colonne chargea sur le champ les avant-postes français sur la route de Balzers, les repoussa dans leurs retranchements, et son feu s'étendit sur tout le front.

St-Julien, avec la quatrième colonne, s'était ébranlé au point du jour et avait traversé les prairies jusqu'au versant de la montagne de Fläsch dans le Rhin. Il y laissa un piquet afin d'observer le rivage, gravit la paroi de la montagne, pénétra dans l'abattis qui la couronnait, surprit les postes Français, franchit les rochers, emporta le village de Fläsch, et, après deux heures de combat, mit l'ennemi en fuite avec une perte très sensible. C'étaient quatre compagnies de la 14^e légère qui défendaient ce poste garni d'abattis, quatre autres compagnies couvraient l'espace compris entre Fläsch et le fleuve.

Après avoir culbuté les Français et pris Fläsch, St-Julien s'avança sur Maienfeld, où il devait opérer sa jonction avec la colonne du Gamperthenthal.

Au lieu de brusquer sur Luciensteig une attaque que la faiblesse de sa garnison eût pu faire réussir, St-Julien perdit plusieurs heures à attendre ses auxiliaires et à rassembler ses divers détachements (il est vrai, qu'au dire de l'archiduc, ses troupes étaient harassées de fatigue ; elles avaient dû faire usage de crampons pour gravir les rochers), et donna ainsi le temps à Ménard de marcher sur lui avec la réserve de grenadiers, une compagnie de cavalerie et quelques pièces de canon qu'il avait à Malans. — Chabran défendait les fortifications avec le deuxième bataillon de la 14^e ; aussitôt qu'il vit Ménard déboucher de Maienfeld, il fit faire une sortie par un détachement sur le chemin de Balzers et se précipita avec le reste de sa troupe sur le flanc gauche de l'ennemi. St-Julien voulut alors opérer sa retraite, d'autant plus que Hotzé le rappelait, parce que l'entreprise était manquée ; mais il était trop tard ; écrasé par l'artillerie de Ménard, pris d'écharpe par Chabran, il ne put regagner la montagne qu'avec des peines infinies, et, lorsqu'il s'apprêtait à la franchir, il tomba sous le feu des quatre compagnies qui s'étaient ralliées sur ses derrières. Sa tête de colonne, qu'il conduisait lui-même, forte d'un bataillon et demi, parvint cependant à forcer le passage. Tout le reste, c'est-à-dire 1500 hommes du régiment du prince d'Orange, 1 major et 24 officiers mirent bas les armes. St-Julien retourna le 2 mai à Bludenz, d'où il rejoignit Bellegarde par le Montaffun, Galthur et Remus.

La petite colonne chargée d'opérer sur Zumkloster, partit de Gurgellen le 1^{er} mai, de grand matin, renforcée par des arquebusiers du pays ; elle passa le col du Schlapiner, couvert d'une neige profonde, prit d'emblée le poste retranché de Zumkloster, rejeta l'ennemi, partie sur Fideris, partie sur Dörfly, occupa Mezza, Salva, Kanters et Küblis et se maintint deux jours sur la Lanquart. Mais lorsqu'elle apprit le mauvais succès de l'attaque sur Ste-Lucie et qu'elle se vit menacée d'être cernée de toutes parts, elle se retira sur Gurgellen, dans la nuit du 2 au 3, sans avoir essuyé de pertes considérables.

INSURRECTION EN SUISSE.

Hotzé et Bellegarde convinrent ensemble d'une attaque simultanée sur toute la ligne des Français ; mais comme il arrive ordinairement quand une entreprise dépend du concours de deux volontés indépendantes, l'attaque fut retardée et, après bien des pourparlers, on finit par fixer le 14 mai pour commencer les opérations combinées contre les Grisons. — Jusqu'à ce moment, les deux généraux Autrichiens

restèrent tranquilles au lieu d'occuper l'ennemi par une petite guerre continuelle, afin qu'il ne pût rallier ses troupes sur un seul point.

Mais ce qui motivait ce retard, ce n'était pas seulement l'envie de mettre plus d'harmonie dans les mouvements, c'était encore le désir d'organiser une vaste insurrection dans les grandes Alpes sur les derrières des Français. Quoi qu'il en soit, ce retard fut profitable aux Français, il leur laissa le temps de se reconnaître et de combattre l'insurrection.

Les Autrichiens avaient lancé en Suisse des proclamations dans lesquelles ils annonçaient que leur intention en entrant en Suisse était de sauver ce pays de l'oppression tyrannique de la révolution française, de lui rendre ses antiques institutions et autres assertions du même accabit. Le général Hotzé, originaire du canton de Zurich, aidé de l'influence de plusieurs patriciens qui avaient préféré émigrer plutôt que de se soumettre au nouvel ordre de choses, Steiger, de Rovérea, etc., entretenaient des relations secrètes avec les mécontents, très nombreux dans les Grisons et dans les petits cantons ; ils excitaient les populations avec cette ardeur et cette confiance communes aux proscrits de tous les pays et de tous les partis, parce qu'un changement dans le sens de leurs opinions ou de leurs passions ne peut qu'amener une amélioration à leur triste position, et qu'ainsi ils ont tout à gagner et fort peu à perdre. Ils étaient parvenus à fomenter une insurrection formidable et avaient mis le pays en feu, notamment les vallées du Haut-Rhin, du Tessin, de la Reuss, de la Mitten et du Rhône. Hotzé espérait envelopper les Français dans une chaîne de soulèvements qui s'étendrait sur toute la chaîne des grandes Alpes.

Les émissaires Autrichiens et les émigrés Suisses trouvaient presque partout les dispositions les plus favorables à la révolte. A Sentis, à Olten, à Meuzigen, en Argovie, dans le Haut-Valais, l'Oberland bernois, Morat et dans certaines localités du canton de Fribourg, les fêtes de Pâques virent le peuple se soulever au son du tocsin. A Russvyl, à trois lieues du siège du gouvernement, les paysans, armés de massues garnies de pointes de fer, *étoiles du matin*, marchèrent sur Lucerne, où l'exagération de leurs forces avait jeté la terreur. Le général Nouvion, commandant les troupes de l'intérieur, fit sortir un bataillon qui les dispersa et les poursuivit jusque dans un bois où ils s'étaient vainement retranchés.

Dans l'Oberland, les choses prirent une tournure plus sérieuse encore. Un grand rassemblement de paysans armés s'établit entre le pont de la Kander et Thoun ; une autre colonne d'insurrection se porta dans les environs de Sartigue, sur la rive gauche de l'Aar.

Le 25 avril, une foule d'hommes armés et équipés militairement,

portant l'ancienne cocarde d'Uri, se dirigea sur Altorf, point sur lequel un bataillon de milices helvétiques s'avancait de son côté pour dissiper le rassemblement qui interceptait la communication avec le St-Gothard. Le chef de bataillon, averti de leur approche, débarqua trois compagnies entre Attinghausen et Seedorf; mais assaillies avec fureur, elles furent forcées de se rembarquer.

Le lendemain, 26, une assemblée publique eut lieu à Altorf; elle choisit pour chef Vincent Schmidt, historien, qui établit un certain ordre parmi les insurgés et se prépara à accueillir chaudement le bataillon helvétique. Celui-ci, honteux de l'échec de la veille, se préparait de son côté à prendre sa revanche. Les miliciens ne tardèrent pas à tenter un nouveau débarquement, mais il ne réussit pas mieux que le premier. Schmidt les contraignit à se retirer sur Lucerne avec perte, après quoi il garnit de ses postes les bords du lac.

Le succès des rebelles d'Altorf retentit dans le canton de Schwytz. Le 28 avril, jour ordinaire de la landsgemeinde, le tocsin sonna dans toutes les communes; les paysans, faisant armes de toutes pièces, marchent sur le chef-lieu et chassent la petite garnison sur Brunnen, où elle put s'embarquer heureusement. Les révoltés triomphants tinrent alors une assemblée où ils convoquèrent toutes les notabilités du pays. Mais celles-ci, en qui la haine des Français n'avait pas obscurci la raison, refusèrent pour la plupart d'y paraître. Quelques hommes sages, au nombre desquels se trouvaient l'ancien landamman Schuler et Aloys Reding, cherchèrent même à leur démontrer toute la folie d'une levée de boucliers.

Les avantages remportés par les insurgés sur les milices helvétiques à Altorf et à Thoune, auraient placé les Français dans la position la plus critique, si Masséna n'avait pris sur le champ des mesures vigoureuses. Il ordonna à Soult de marcher contre Schwytz et Altorf avec les 1^{re} et 53^e de ligne. La 110^e, de passage à Genève, resta au Léman afin de s'opposer aux progrès de l'insurrection en Valais.

(La suite au prochain numéro.)

MANŒUVRES DE LA DIVISION DE L'EST.

Les appréciations sur les manœuvres de la division de l'Est sont fort diverses. Il nous fut malheureusement impossible d'y assister pour en rendre compte à nos lecteurs: nous devons donc nous en référer aux rapports qu'en firent à différents journaux des témoins oculaires. Parmi ces rapports figurent en première ligne ceux qui furent confiés aux colonnes de la *Gazette fédérale* dont le rédacteur assista aux manœuvres en qualité de capitaine d'une compagnie d'infanterie, et suivit avec beaucoup d'attention tout ce qui se fit, nous lui empruntons les détails suivants. Voici comment il s'exprime sur l'esprit et sur la tenue des troupes :